

version
numérique
incluse

LA
SAGA DE

MÔ

2. Aristide

MICHEL TORRES



LA
SAGA DE

MÔ

2. Aristide

MICHEL TORRES

L'AUTEUR

Michel Torres vit où il a toujours vécu : à Marseillan, sur le bassin de Thau. Il écrit ses romans noirs à partir de la mise en culture de souvenirs et d'images mentales, un cinéma personnel. Il est influencé par les peintres Hervé di Rosa, André Cervera, René-François Grégogna, Pierre François, Rui Sampaio et Wolfgang Beltracchi.

Mô, c'est son double trouble, le jumeau sombre, personnage récurrent de ses histoires dans son environnement naturel, la lagune de Thau qui l'a vu naître, un micro-monde où il a navigué, plongé, baigné dans la sous-culture spécifique du bassin sétois. Il vit des aventures le plus souvent fantastiques enracinées dans un langage et un biotope rigoureusement authentiques. Michel Torres écrit donc une saga : six romans noirs ethnographiques sudistes qui s'enchaînent dans un ordre chronologique et deux romans additionnels. Chacun peut être lu séparément sur un fil rouge tendu.

Artistide est le deuxième tome à paraître.

© éditions publie.net & Michel Torres
Préparation éditoriale par Danielle Carlès

Dépôt légal : 4^e trimestre 2014
ISBN 978-2-3717-6006-6

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

LA
SAGA DE

MÔ

2. Aristide

MICHEL TORRES

publie.noir
UNE COLLECTION PUBLIE.NET

*Et voilà,
Il se lève tôt
Le temps des orages, des vagues et des nuages,
Des mains sales ;
Course en sac les yeux bandés,
Peaux frottées, biens dérisoires.
Le temps des re :
Regrets, remords, repentirs,
Dégoût,
Vrac !
Le vent disperse les papillons.*



*Nuit et
brouillard*

P

Pas un temps pour faire de l'auto-stop, nuit d'encre et brouillard : une malédiction pour la brunette, silhouette confuse, mal barrée, plantée au milieu du pont du Maire, jupe plissée, blouson à capuche, nattes de gamine, et de près, maquillée comme une voiture volée... Justement, pas une voiture, trois heures après minuit, la mauvaise heure, alors tant pis, cinq kilomètres à pied, tout juste si elle les voit ses baskets.

« Aïe ! Bruit devant ! Bruit derrière ? Maman !

Stop ! Écoute. Retiens ton souffle. Là... Rien. C'est rien. Arrête la cigarette. Écrase le mégot. Avance. C'est ton cœur qui cogne, fort.

Attends... Ton cœur, il traîne pas les pieds. On dirait... on dirait quelqu'un... on dirait trop quelqu'un derrière toi...

Dans tes rêves...

Quelqu'un ? J'aurais dû rester dormir avec les autres sur la plage autour du feu de camp, ils m'auraient fait de la place au chaud dans leurs duvets. On s'est embrouillés et voilà. Et maintenant je regrette. Putain ! Comme je regrette !

Les regrets ça sert à rien. Accélère.

Oh ! On dirait que ça suit. C'est lourd... Un souffle ? Un écho ?

C'est ça ! L'écho de tes pas de paumée. C'est toi et que toi, et ta gueule de conne.

Je reconnais rien. Où je suis mon Dieu ?

Tu es dans la ouate de coton et ça sent la marée, vent de mer, vent de merde, la poisse.

Faut pas flipper. Allez, un pied devant l'autre ; faut rentrer avant que le père se lève ou ça va chauffer, et reste sur le goudron. Le goudron ?

Y'a plus de marques sur le goudron. Les pointillés ? La ligne jaune ? Là ! C'est un chemin, là ? Le départ d'un chemin ? C'est quoi cette route ? Je reconnais rien.

Mon Dieu !

Dieu, il peut rien pour toi. Rien. Et tu peux pas rester là, au milieu de que dalle. Bouge, avance. Yallah, tu arriveras bien quelque part... »

Obsèques

1

Manuel est mort, le vieux Manuel, le berger sourd, et du coup son fils adoptif, Aristide, m'est tombé dans les bras comme un gamin de quarante ans. J'avais vingt ans et des poussières, je fus son père ; il devint alors mon seul ami, mon fils, mon frère, ma famille et d'un coup ça faisait beaucoup.

On a vendu les moutons et tout le merdier qui allait avec : quatre touailles pour payer le crématoire. Tout casqué, tout réglé la succession, Aristide n'avait plus rien, que moi qui ne valais guère, et une urne noire, en plastique.

Des obsèques, par essence, c'est plutôt triste. Ce fut sinistre. Et pourtant il faisait grand soleil. Le Languedoc c'est lumineux, surtout en mai. Un mardi matin, jour de marché, dans la lumière dorée de mouches, les gens étaient dans la rue ; nous aussi.

Le géant microcéphale traversait le village en pleurant comme un veau, bloc de muscles en mouvement roulant comme ses larmes, et pas facile à habiller le maousse : son tee-shirt XXL lui faisait un débardeur sur un jean trop court, des baskets de toile blanche pointure 52, casquette de gosse sur sa micro-tronche rasée, sa face de baigneur en celluloid éclairée par deux yeux de porcelaine bleue...

Un phénomène de foire. Bozo le clown et le bonhomme Michelin.

Enfin ! Mon bel Aristide portait sur son cœur ou à bout de bras l'urne aux cendres de Manuel. Je lui avais confié le paquet pour qu'il puisse tourner la page et faire son deuil, comme on dit, pour qu'il aille au bout, et vaille que vaille il tenait la route. À défaut de penser, il marchait droit. C'était pas le courage qui lui manquait, c'était la cervelle, et ça...

Il traversa le foirail sans dévier au milieu des éventaires, je suivais à trois pas. Les imbéciles qui auraient eu envie de rigoler fermaient leur gueule et baissaient les yeux en le croisant, ils faisaient place, interdits, pétrifiés par l'étrangeté du mastard.

Ils firent bien.

Extrait du marché, il avançait au milieu de la chaussée, négligeant les trottoirs et les voitures qui se rangeaient pour le laisser passer, absent... On descendit ainsi le boulevard extérieur ombragé de platanes. Sur le port, à quai, ma barque nous attendait et on a traversé la lagune salée pour se retrouver au bout du monde, chez moi, chez nous, échoués, au débouché du canal du Midi, sur les rivages marécageux d'un étang immense à notre échelle.

En bordure d'une plagette de sable coquillier grande comme un mouchoir de poche, j'habitais une bicoque de sacs et de cordes, étanche comme un bateau, haubanée de bouts, ramassée, étayée du bois des naufrages et coiffée des épaves du temps ; un terrier secret dans un lieu écarté, étouffé de tamarins salés, de salicornes cramoisies, de blanquettes grises et de cannes-roseaux bruissantes et envahissantes, voraces, vivaces comme le chiendent, lancées à l'assaut du ciel.

Le ciel se défendait bien. À terre c'était plus dur, fallait défricher.

Dès l'entrée, ça sentait la fumée froide et la saline. J'ai dégagé un coin à gauche du foyer et il a fait son nid avec trois palettes, du contreplaqué et deux carrés de mousse. J'ai mis la table, débarrassé un siège des hardes empilées dessus et il s'est lourdement assis. La chaise a craqué. J'ai eu peur pour elle mais elle a tenu, c'était de loin la plus solide des deux.

« Ta chaise, Aristide, la meilleure, ça ira ? »

— Oui. »

Je l'ai forcé à manger. D'abord ça ne passait pas, et puis, entre deux sanglots, il a dévoré mes provisions de la semaine. Le garde-manger vidé, il s'est calmé.

Le silence a tout recouvert ; progressivement, sans se faire remarquer, la nuit venait.

Entre chien et loup, à la faveur de la pénombre, le chat tigré est rentré, un sauvage. Il s'est planté devant l'inconnu et il a miaulé.

Aristide a ri, rire de gamin, inattendu, cristallin. Alors le chat s'est installé sur lui et s'est mis à ronronner sous les caresses. Incroyable, il faisait ses griffes sur son jean, ce salopard, il le patouillait, ils étaient amis. Moi, même du bout des doigts, il ne m'avait jamais permis de le toucher. Dépité, je me suis levé, j'ai ouvert la porte, me suis tourné vers eux...

« Bon, on y va ? »

Sans lâcher son chat, il a récupéré l'urne et il a dit en me regardant droit dans les yeux : « On l'appellera Lapin, tu veux bien que je l'appelle Lapin ? »

Avant lui, je n'avais pas cru utile de le nommer, c'était le chat.

« C'est bon pour moi, on l'appellera Lapin. »

Sans parler, sous les étoiles qui se levaient, nous avons arpenté le quai de pierres noires.

Au bout de la jetée, la fin du voyage, le domaine que j'aurais voulu sans partage, de l'eau, des bêtes marines, des oiseaux et de la sauvagine. Sur cette frontière, un cyclope, le phare des Onglous, veillait de son œil rouge le canal du Midi et mon étang de Thau. Au loin, la colline de Sète allumait ses milliers de lanternes. Les vaguelettes se brisaient à nos pieds sur les rochers ; il faisait frisquet, l'air en mouvement mouillait comme une bruine. Le vent de nuit se levait, fallait tenter de vivre.

J'ai pris l'urne coincée sous le bras du géant, je l'ai débouchée, j'en ai dispersé les cendres grises en nuage dans la brise, balancé le réceptacle vide. Les eaux ont emporté la poussière, le vase lesté a coulé à pic. Nous allions garder le souvenir, un temps...

« Hein que Manuel il aimait pas les curés, les enterrements, tous ces trucs ?

— La religion ça s'appelle, Aristide... Il n'aimait que son drapeau noir, ses bêtes, et toi, je crois ; demain on le hissera sur la cabane.

— Noir ! C'est un peu comme un drapeau des pirates, non ?

— Tu l'as dit, des pirates, cousins des anarchistes... Manuel del Pun. Homme droit. Homme de bois de fer...

— C'est beau là, ce que tu lui dis.

— Allez ! Stop ! Pas d'éloge funèbre, ça aussi il aurait détesté. Il l'a ramené de sa guerre d'Espagne et il l'a gardé toute sa vie, son drapeau. On va l'offrir aux éléments, comme ses cendres.

— On devrait pas le garder plié ? Et s'il se déchire ? Quand même, c'est un pays de vent ici...

— Il aura résisté. Tout a une fin, même les drapeaux. »

Le chat Lapin est sorti de la nuit en miaulant sur nos talons.

« Ha ! Toi ! Je n'ai plus rien pour toi dans le garde-manger, cet ogre m'a tout bouffé, il va te falloir chasser, bestiole, si tu veux manger.

— Nous aussi.

— Nous aussi quoi ?

— Comme tu as dit, falloir chasser, on a plus rien.

— Tu as encore faim ?

— Non.

— Alors, pourquoi tu t'inquiètes ?

— Pour demain... On pourrait pêcher les anguilles. Je sais ça, pêcher les anguilles.

— Je n'aime pas les anguilles.

— Pourquoi ? C'est du bon poisson ! Avec Manuel on les mangeait !

— Je sais.

— Alors pourquoi tu les aimes pas ?

— Trop long à expliquer mais je ne supporte pas les anguilles.

— Alors quoi on fait et comment on vit ?

— On va plonger, et pas plus tard que demain.

— Plonger ? Et quoi plonger ?... »



Plonger

U
Une barque en pleine mer et deux mecs à poil, assis sur le bordé, occupés à s'équiper, du bleu dessus, du bleu dessous, purs et légers comme l'air.

« À propos, gros, qui t'a appris à nager ?

— Manuel, quand j'étais petit.

— Il t'a tout appris, le vieux. Comment il s'y est pris ? À ma connaissance, il ne nageait pas, il était même fâché avec l'eau.

— Il savait pas pour lui, quand même il a trouvé pour m'apprendre. Il restait sur le bord du canal, il me tenait attaché par le ventre avec sa ceinture en cuir bien serrée et une corde et il me criait dessus.

— Mieux que rien. Les sourds crient.

— J'ai bu des tasses au début, il me remontait toujours avant que je me noie. Après, quand j'ai su, j'aimais beaucoup et j'en ramenais plein. L'eau du canal, elle était bien propre et claire, on voyait et y'avait plein de grosses huîtres posées au fond, des belles plates, des pieds de cheval on les appelait parce qu'y en a plus. On les ouvrait, je sais aussi les ouvrir avec un couteau pointu, après on les faisait cuire sur le gril avec un morceau de beurre dedans. Manuel, il était content, il les aimait beaucoup, les huîtres.

— Et toi ?

— Moi ? Aussi.

— Tu les plongeais sans équipement ?

— Juste, rien, tout nu, pas de palmes, on avait même pas un masque comme toi, mais dans l'eau claire, quand même, j'y voyais assez. En se vidant les poumons on descend comme Manuel m'a dit. C'est pas profond le canal, je crois trois, quatre mètres, tandis qu'ici...

— Ton canal, maintenant, il est complètement pourri, noir de vase, au mieux vert, et plus d'huîtres, plus rien, mort jusqu'à l'embouchure. Y'a que l'étang qui tient le coup. Allez ! Ici c'est le bleu de la mer. N'aie pas peur de la profondeur ; aujourd'hui c'est cadeau, pas de vent, pas de vagues, l'idéal pour débiter, mieux qu'une piscine.

— Une piscine ! »

Il riait.

« Détends-toi et fais bien tout ce que je dis.

— Pour ça, j'écoute.

— T'as l'air d'un gros phoque avec ton shorty qui te boudine, tes palmes réglables, et ce masque noir.

— Le gros phoque, il va couler.

— C'est le but, se laisser couler, descendre à la coulée et redevenir l'animal marin au fond.

— Si tu veux. Le masque, il me va bien ?

— C'est sûr, tête de piaf, c'est mon plus petit masque, ça s'appelle un Pinocchio.

— Je me sens comme un con déguisé.

— Tu l'es, déguisé, et n'oublie pas de remonter respirer.

— Mô ! Arrête ! »

Vertige du regard, du fond plat de notre embarcation à la chaîne et de la chaîne à l'ancre, posée sur le pont de l'épave dix mètres plus bas. On descendait main sur main, dans le bleu. Je ne lâchais pas les petits yeux obliques du géant, mon bon gros, apparemment bien tranquille, attentif à son moniteur. Il attendait les signes, les ordres muets répétés à terre et sur la barque. Sa confiance en moi était totale.

Pouce levé : nous remontions respirer à la surface.

« C'est facile, j'ai soufflé comme tu m'as dit pour les oreilles et voilà.

— Tu vois !

— J'y vois pas bien, c'est tout trouble.

— La buée ! Pose le masque, crache dedans, essuie bien les verres avec ta salive, rince à l'eau de mer et repositionne...
Regarde.

— Et voilà !

— Ça va mieux ?

— Quand même, là je les vois bien les petits poissons.

— On replonge et on s'accroche à la chaîne. Suis-moi, ne me quitte pas des yeux. »

On se retrouva en pleine eau, sur la chaîne, face à face à mi-hauteur, cinq, six mètres de fond.

Je décrochai ostensiblement ma main droite, pinçai les narines, soufflai et équilibrai mes tympan. Docile et attentif, Aristide m'imitait à la perfection. On se lâchait et on flottait en apesanteur, bras et jambes écartés, stables, courant nul. Vidage de masque sans problème, le géant suivait des yeux le chapelet de bulles qui remontait droit dans les rayons obliques du soleil. Il sourit et leva son pouce. De la tête, je répondis : « Non. »

Question, le zéro rassurant, en opposant le pouce et l'index, un appel manuel signifiant : « Tout va bien, et toi ? »

Aristide frotta son avant-bras, il avait froid.

« Froid ? Normal. Comment lui dire sans paroles ? Regarde vers le bas. Tu la vois l'épave, le pont, les couleurs. Regarde, un banc de sars argentés tourne autour de nous. T'as pas les yeux assez grands pour tout ça ? Allez, c'est bon, je lève le pouce, on grimpe, cool. »

Respiration de surface, profonde, maîtrisée.

« Cette fois-ci, morse, on va sonder jusqu'au fond. On s'arrête pas, on survole le pont et on remonte respirer dans la foulée. N'oublie pas d'équilibrer la pression sur tes tympanes.

— Je peux pas oublier parce que ta pression ça me fait mal à la tête. C'est quoi morse ?

— Un gros phoque aux dents longues, et avant de sonder, vide tes poumons puis remplis-les complètement d'air frais, à petits coups. Respire avec le ventre comme je t'ai appris. »

Il s'exécute. Aristide passe le premier, je suis.

Cernée de vagues de sable fin, l'épave était couchée sur le flanc, ferraille éventrée, cale ouverte sur une multitude d'animaux imbriqués, un patchwork d'éponges multicolores, de gorgones et coraux mous et un buisson de spirographes toutes corolles déployées. Un poulpe vaquait sur un tapis de moules. Des milliers de petites anémones fixées, semblables à des plantes carnivores, tendaient leurs bras minuscules à un nuage de proies microscopiques. Au sud, du côté du large, la mer avait creusé une dépression tapissée de valves de coquillages vides. À l'arrière, autour de l'hélice à demi ensablée, un gros bar, ici on dit un loup, poursuivait sans conviction, pour sa mise en bouche, un banc d'insignifiantes athérines, de la

melette. Trois têtes de congres engourdis dépassaient des manches à air, attendant l'ombre propice de la nuit pour partir en chasse. Touristes papillonnants sur un parterre exotique, nous survolions l'oasis sans toucher à rien, sans déranger la naturelle ordonnance, nous contentant de passer.

« Impressionnant l'animal, il doit avoir des soufflets comme des barriques, je le fais commencer par le plus dur, l'apnée, et on dirait qu'il a fait ça toute sa vie ; écoeurant de facilité, il plane, et moi, pour le suivre, je suis obligé de me sortir les tripes. Allez, suffit, on remonte. Oui, tu peux me regarder, pouce levé... »

Je connaissais depuis longtemps sa force physique impressionnante mais j'étais stupéfait de l'aisance avec laquelle ce terrien, ce charretier, sans heurts et sans efforts, par glissements, virait cétaqué dès la première séance d'initiation.

« Et voilà !... Mô ?

— Quoi ?

— Dans le profond elle est plus froide...

— Toujours. Là aussi c'est normal, et encore, à dix, douze mètres, c'est pas vraiment profond et pas très froid.

— Bon ! Qu'est-ce qu'on fait après ?

— Phase deux : on grimpe dans la barque par l'arrière, par le moteur, et on s'équipe pour plonger en bouteilles.

— Déjà ?

— Déjà.

— J'ai tout bon, quoi ?

— Tout bon.

— Fastooooche !

— Ouais...

— Et c'est ça ton travail ?

— J'en sais rien ; le principal c'est que ça nous rapporte l'argent dont on a besoin, une pincée...

— Et de plonger ça rapporte l'argent ? Comment ?

— Tu as vu les grappes de moules sur la coque ? On va descendre avec deux grandes poches de filet, les salabres, et on va les remplir de grosses moules ; il nous en faudrait une petite centaine de kilos, quatre ou cinq salabres, deux poubelles pleines qu'on ira vendre ce soir.

— Fastoche, t'avais pas besoin de moi pour prendre ça.

— Pour hisser les salabres pleins sur la barque, si, et à deux, quand tu auras pris le coup, ça ira dix fois vite.

— Hé ! Ho ! Tu exagères pas là ? Manuel, il t'aurait dit : Tu es de Marseille, toi !

— À peine. Et à la bonne saison, on pourra gratter de la graine de moules pour vendre aux parqueurs.

— C'est quoi comme graine ?

— Les petites moules, on appelle ça la graine ; il leur en faut beaucoup. Je remplirai les salabres au fond, toi tu les hisseras sur la barque et tu transvaseras dans les poubelles ; ça paye bien, la graine.

— Et on se fera des poubelles de billets ? On pourra s'acheter une maison ? Une voiture ?

— Mon pauvre Aristide ! Quatre sous, juste assez pour la vie courante.

— On est des pêcheurs de moules !

— Ne crie pas. C'est pas régulier les moules, on peut en vendre de temps en temps, par-ci par-là, le week-end aux restaurants qu'on connaît, l'été, quand les eaux sont chaudes, qu'elles sont pleines et qu'il y a de la demande. Je te l'ai dit, on

pourra faire aussi de la graine au début de l'automne, mais le plus rentable ce sont les palourdes.

— C'est bon les palourdes. Tu m'apprendras à pêcher les palourdes ?

— C'est cher et ça se vend bien, mais c'est difficile à pêcher et surtout c'est surveillé. Il te faudrait un permis.

— Je l'aurai le permis ?

— Hé non, tu n'as pas le droit, tu n'es pas inscrit maritime.

— Alors tu m'inscris.

— Ils ne t'accepteront jamais.

— C'est sûr, ça...

— T'en fais pas ; si on ne peut pas les pêcher, on pourra peut-être les braconner. »

toujours plus de
contemporain aux éditions

publie.net

à paraître

printemps
2015

LA
SAGA DE
MÔ

3. L'étang d'encre

MICHEL TORRES



fin 2015

LA
SAGA DE
MÔ

4. Tabarka

MICHEL TORRES

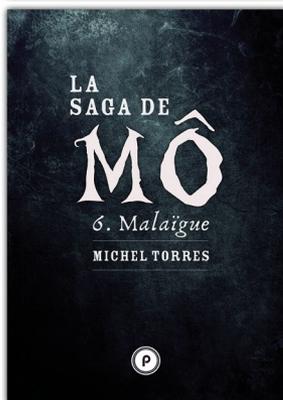
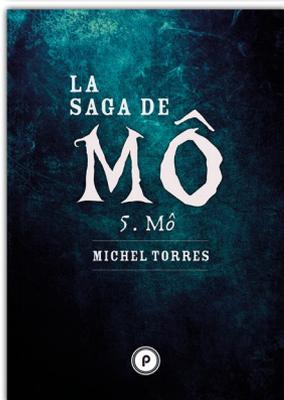
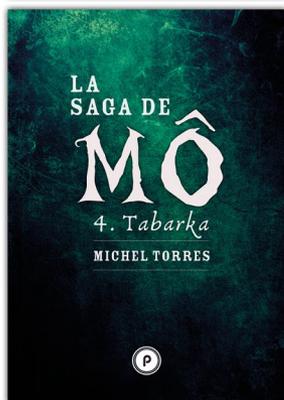
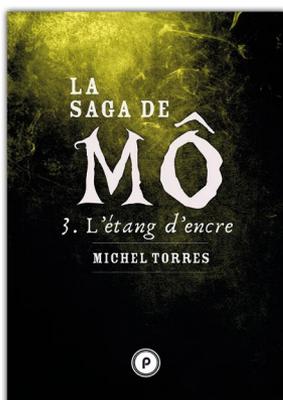
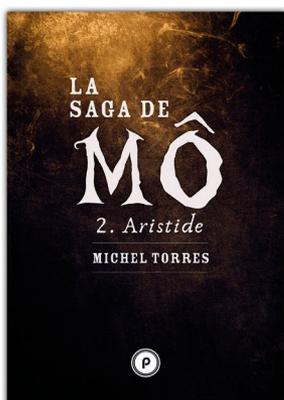
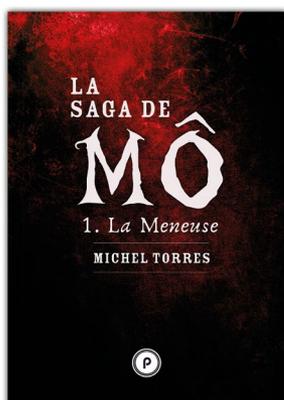


éditions publie.net
numérique | papier | web



CROSSMEDIA – définition : Utilisation conjointe de plusieurs médias [physiques et dématérialisés] au service d'une publication.

Puisque chaque support [web, numérique, papier] implique une lecture et un rapport au texte fondamentalement différent, chez **public.net**, on a choisi de conjuguer les expériences, plutôt que de les opposer les unes aux autres.



“ profitez de la version numérique,
sans frais supplémentaires !

”

1

rendez-vous sur le site
publie.net et ajoutez
Ouest dans
votre panier ;

2

entrez le code **XXXXXXXX**
dans la partie « code
promotionnel » ;

3

c'est tout ! Profitez des
versions multi-formats
et mises à jour, à vie !

Si votre
libraire ou
votre revendeur
le propose,
adressez-vous à
ce dernier pour
accéder à la version
numérique depuis
ses services en
ligne. Aimons
nos librairies,
soutenons-les !

publie.net/inscription



Vous
possédez
une tablette
ou un
smartphone ?
Ce QRcode
vous simplifie
la tâche.

publie.net
NOIR

www.publie.net

littérature contemporaine — invention — crossmedia